

Importância do estudo estrutural e evolutivo das imagens na análise psicopatológica dos fenômenos de intoxicação alcoólica e de toxicomania

Jean-Marie Barthélémy^{1 2}

Resumo

Partindo das bases históricas da corrente fenômeno-estrutural em relação à abordagem da imagem, este artigo se propõe a dar duas orientações de aplicação deste método essencialmente apoiadas no Rorschach : a primeira, no campo dos transtornos alcoólicos e sua evolução durante o tratamento; a segunda, por meio da análise de protocolos de dependentes de droga. Nesta, trata-se de mostrar que a imagem obedece nesse processo, sob a influência das substâncias químicas, a transformações maiores na sua ancoragem, características e dinâmica. Uma aproximação é proposta com a experiência exploratória de Henri Michaux com alucinógenos, que o autor descreve do interior, vinculando-a a uma tendência à discontinuidade espacial e temporal – os abalos decisivos provocados pelo tóxico. Uma abordagem psicopatológica mais geral extrai-se desses estudos que levam a uma reflexão de conjunto acerca dos mecanismos de formação e desenvolvimento da função imaginante e suas possíveis desorganizações.

Palavras-chave: Alcoolismo; Imagem; Psicopatologia Fenômeno-Estrutural; Rorschach; Toxicomania.

¹ Conférence invitée au 2^{ème} séminaire international sur Psychoses et Drogues, diagnostic et suivi clinique de cas complexes (2^o Seminário Internacional Sobre Psicose e Drogas: Diagnóstico e Condução Clínica de Casos Complexos). Organisé par le Centro de Tratamento "Bezerra de Menezes" et l'UNIP (Universidade Paulista) de São Paulo (Brésil) le 31 août 2012.

² Professeur émérite de Psychopathologie et Psychologie clinique à l'Université de Savoie, France. Email : jean-marie.barthelemy@univ-savoie.fr

Importance de l'étude structurale et évolutive des images dans l'analyse psychopathologique des phénomènes d'intoxication alcoolique et d'addiction toxicomaniaque

Abstract

Starting from a historical presentation of phenomeno-structural conceptions about image, this paper aims at giving two orientations of this method's applications essentially turned towards Rorschach's experience: one in the field of alcoholic diseases and their evolution during treatment, the other, through an analysis of drug addict protocols. It tries to show that under the influence of such products, image obeys, all along these processes, to major transformations in its anchoring, characteristics and dynamics. A link is proposed, with Henri Michaux's experiment on hallucinogenic substances, which describes from the inside, by connecting them to a tendency to spatial and temporal discontinuity, the decisive upheavals brought by toxic products. A wider psychopathological approach stands out from these studies, which lead to an overall reflection on the mechanisms of formation and development in the imaging function and its possible disturbances.

Keywords: Addiction; Alcoholism; Image; Phenomeo-structural Psychopathology; Rorschach.

Résumé

En partant des bases historiques du courant phénoméno-structurale à propos de l'image, cet article se propose de donner deux orientations d'application de cette méthode essentiellement appuyées sur le Rorschach : dans le domaine des troubles alcooliques et de leur évolution au cours de la cure ainsi que par une analyse de protocoles de toxicomanes, il s'agit de montrer que l'image obéit dans ces processus, sous l'influence des produits, à des transformations majeures dans son ancrage, ses caractéristiques et sa dynamique. Un rapprochement est proposé avec l'expérience exploratoire d'Henri Michaux sur les substances hallucinogènes qui décrit de l'intérieur, en les reliant à une tendance à la discontinuité spatiale et temporelle, les bouleversements décisifs apportés par le toxique. Une approche psychopathologique plus générale ressort de ces études qui mènent à une réflexion d'ensemble sur les mécanismes de formation, de développement et de désorganisation possible de la fonction imageante.

Mots-clés: Alcoolisme; Image; Psychopathologie Phénoméno-Structurale; Rorschach; Toxicomanie.

Avant d'en venir au thème proprement dit de cet article, afin d'introduire mes propres appartenances et indiquer les chemins qui m'ont conduit à un trajet personnel ainsi qu'aux modalités de leur intégration à cette problématique, j'éprouve le besoin nécessaire et même indispensable de présenter la manière dont la perspective s'est organisée à travers les recherches en psychopathologie, y compris sur des questions qui ne semblent qu'en rapport lointain avec les préoccupations centrales du sujet auxquelles nous parviendrons par la suite à partir de ce détour.

Dans notre discipline comme dans d'autres en effet, l'Histoire montre que ce n'est pas en se focalisant sur une question donnée que des réponses immédiates peuvent être trouvées, et inversement que c'est en regardant la réalité un peu de biais que l'on arrive à se centrer sur un problème, un peu comme dans ce procédé bien connu des observateurs cosmiques où l'on ne voit d'autant mieux l'étoile convoitée qu'à la condition de dévier légèrement la trajectoire du regard qui nous aimante naturellement vers elle. Une démarche qui a de plus en plus de mal à s'imposer dans certains programmes de recherche bien trop focalisés sur un résultat rapide escompté ou sur un secteur beaucoup trop étroit ou artificiellement borné de son approche. Difficile de faire passer le précepte pédagogique et méthodologique, pourtant fondamental aujourd'hui comme hier et attesté par de nombreuses vraies découvertes scientifiques, que des chemins latéraux ou de traverse puissent être préférés à une ligne droite, que seuls d'irréductibles géomètres, au mépris de toute pratique bien sûr, s'acharnent à présenter comme le plus court chemin d'un point à un autre, quand bien même, au bout du compte, les voies détournées s'avèreraient plus efficaces et propices finalement à de meilleurs résultats, avec en prime l'ouverture sur des perspectives inattendues et inédites.

L'Histoire que je voudrais donc brièvement retracer, qu'on l'écrive avec un grand ou un petit « H » puisqu'elle relève des deux, commence ainsi par un événement et une interrogation à la fois concrète, nosographique et théorique qui en découle. Voici exactement cent ans, à l'année près, en 1912 donc, juste après que le concept de schizophrénie fut proposé par Eugène Bleuler dans son ouvrage fondamental de 1911 devenu référence, sont admis dans la clinique psychiatrique du Burghölzli dont il est le directeur, sur une colline de Zürich, un frère et une sœur hospitalisés qui présentent une psychose atypique que le psychiatre ne parvient pas à identifier ni répertorier. Poussé par la curiosité d'un besoin d'éclaircissement et fort de l'idée, répandue à l'époque, d'un rôle déterminant du terrain familial dans la transmission des troubles psychiques, il lance sur la piste son assistante locale, Françoise Minkowska, qui entreprend à son instigation une vaste exploration généalogique. Elle remonte ainsi le fil de six générations avec l'idée préconçue plutôt que l'hypothèse, suggérée par son maître, que l'étrangeté de ces

manifestations pathologiques ne peut provenir que d'une convergence d'influence entre les deux grandes entités psychiatriques que la nosographie depuis Kraepelin (1883) a commencé à réunir avec une intention de regroupement, la psychose maniaco-dépressive et la démence précoce, renommée depuis « schizophrénie » sous l'influence de ses conceptions alors toutes récentes. Après avoir examiné, sur un mode direct ou par l'intermédiaire de leurs ascendants, les particularités psychologiques de cette famille dont sont originaires ces frère et sœur, Minkowska y trouve deux branches importantes: l'une, conformément à la supposition initiale, au sein de laquelle des perturbations psychiques de type schizophrénique se sont manifestées, l'autre où n'apparaissent pas les marques de la psychose thymique, contrairement à ce qu'anticipait Bleuler, mais celles plus inattendues de l'épilepsie (Minkowska, 1923).

Pourtant, ce ne sont pas seulement les propensions de ces lignées à engendrer parfois des individualités troublées qui vont attirer l'attention de Minkowska; plutôt et bien plus, l'éclairage qu'elles apportent, d'un côté comme de l'autre, sur des personnes indemnes de toute atteinte mentale mais avec des caractéristiques de personnalité communément partagées, dont les aspects saillants présentent des formes qui les apparentent aux mécanismes directeurs des troubles dans le sillage duquel ils se trouvent inscrits. Sur le modèle des rapports entre construction du corps et caractère tels que Kretschmer (1930) venait de les formuler à partir de 1921, ainsi qu'il avait défini le caractère « schizoïde » en continuité avec l'organisation pathologique schizophrénique, Minkowska forge, à partir de 1923, le terme d'« épileptoïde » pour désigner des personnalités à

l'affectivité concentrée, condensée, ramassée, visqueuse, qui adhère aux objets de l'ambiance et ne s'en détache pas aussi facilement que l'exigent les variations du milieu ; elle ne suit plus le mouvement de celui-ci et est, pour ainsi dire, toujours en retard. L'épileptoïde est par excellence un être affectif (ce qui le distingue du schizoïde) mais cette affectivité est visqueuse et manque de mobilité. (Minkowska, 1923, p. 164)

L'évocation du « lien », bien que ce mot n'apparaisse pas encore à ce moment avec toute l'importance qu'il prendra chez elle par la suite, se manifeste dans ces premières études sous sa forme outrée de l'« adhésivité » qui s'exerce à la fois comme un trait du caractère épileptoïde et un rappel de ses relations, sur un mode plus perturbé, avec le registre de la maladie épileptique. C'est d'ailleurs cette parenté qui se retrouve jusque dans le vocable d'épileptoïdie et fera préférer ensuite à Minkowska le terme de « glischroïdie » afin d'éviter toute assimilation de cette particularité à un quelconque dérèglement. Dans ces travaux d'origine, l'adhésivité se présente donc d'abord

comme l'extériorisation d'une empreinte affective puissante, mais pas seulement, ou du moins avec des conséquences plus larges que celles subordonnées à une seule dominante de la personnalité.

Dans cette recherche, les niveaux d'analyse sont imbriqués, et l'on passe du jeu de rapports psychobiologiques entrevus, avec la représentation encore conjecturée d'une détermination d'influences réciproques, aux facteurs psychosociologiques qui entraînent l'adhésivité affective jusqu'au seuil de l'organisation sociale et des relations qui lient les individus entre eux, non seulement au sein d'une même génération mais au fil de leur transmission. Retenons aussi que ce sont probablement les contrastes accusés entre les déterminants de la schizoïdie et ceux de l'épileptoïdie qui permettent dès cette période à Minkowska de bien particulariser l'importance de l'adhésivité, dans une constellation du caractère certes où elle tient un rôle prépondérant mais aussi dans la façon dont on peut poser avec justesse la question des relations entre le socle somatique de base, la différenciation et la variété des constructions psychiques et leurs déploiements ou retentissements dans l'espace social.

L'adhésivité est en outre envisagée par Minkowska comme l'une des polarités de l'organisation de la personne qui s'intègre à un dynamisme de la vie affective propre aux personnes soumises à ses effets. Sa surcharge accumulée l'entraîne vers ce qu'elle appelle une « stase » dans laquelle la compression de l'affectivité atteint ses limites qui ne peuvent déboucher que sur une phase de décharge et de résolution explosive, conçue non pas tant en opposition qu'en continuité avec la phase adhésive dont elle ne réalise que le prolongement naturel et inévitable. Minkowska (1923, p. 164) décrit ainsi cette transition entre les deux phases de la personnalité glischroïde :

La stase provoque des décharges explosives devant lesquelles l'individu reste impuissant, elles l'envahissent tout entier de façon subite et brutale, provoquant l'obnubilation de la conscience et se distinguent par la soudaineté et la violence ; les ralentis deviennent des excités ; ce sont des accès de colère violente, des actes impulsifs, des fugues, des états crépusculaires de longue durée enfin, caractérisés par un état d'angoisse intense, par un délire de nature impersonnelle, par des visions, des idées mystiques et des états extatiques, traits dont il n'est guère difficile de reconnaître la parenté avec l'épilepsie.

Ces caractéristiques alternées d'adhésivité et d'explosivité, Minkowska va les reconnaître dès 1932 dans la personnalité, l'œuvre et les troubles d'un peintre qui l'aura d'abord attirée et touchée par sa puissance d'évocation créatrice, Vincent Van Gogh (Minkowska, 1963).

C'est ainsi à l'intersection des sollicitations visuelles et du langage que Minkowska continuera son exploration de ces tendances qu'elle appellera bientôt sensorielles ou sensori-motrices pour en indiquer les enracinements profonds et fondateurs dans l'acte moteur et la sensation. Avec le support des taches d'encre transformée par Rorschach en méthode de différenciation des approches perceptives et, par leur intermédiaire, des personnalités qui les portent et les promeuvent, elle va enrichir à travers les particularités de ce qu'elle appelle la « vision en images » la connaissance de l'épilepto-sensorialité. Grâce à cette circonstance elle découvre la véritable extension dans tous les champs de l'activité psychique de ce qu'elle va nommer à présent et pour cette raison le « mécanisme essentiel du lien » (Minkowska, 1978).

Dans le Rorschach du sensoriel, le lien se traduit dans le mode d'appréhension par un besoin d'inventer des contiguités spatiales, de réunir des parties de la planche qui apparaissent à d'autres comme indépendantes ou isolées, de les assembler dans des combinaisons progressives jusqu'à créer des ensembles plus ou moins heureux et réussis dans leur cohérence. Le mime, souvent présent, participe au lien avec la chose vécue et éprouvée ainsi qu'avec sa capacité d'être transmise à l'interlocuteur en acte et résonance partagés. Dans la détermination des réponses, le mouvement joue aussi un rôle unificateur par le biais d'une sensibilité kinesthésique qui entraîne les différentes composantes de l'image vers un élan commun, en offrant donc une tension et une orientation dynamique à la perception, et aussi en condensant les charges de l'action en cours par des verbes où s'expriment avec vigueur la nécessité adhésive de toucher, de porter, de prendre, de relier, d'attacher, d'accrocher, de coller, mais aussi le penchant explosif à bondir, jaillir, sauter, éclater. Ce type de verbes ainsi que les conjonctions de coordination et les termes révélateurs d'une contiguité spatiale ou temporelle émaillent les formulations verbales privilégiées par ces Rorschach, démontrant ainsi la sensibilité du langage à restituer au plus près de son énonciation les valeurs primordiales où se concentre l'essentiel de la personne. L'appesantissement sur la montée et la descente joue le même rôle que la ligne serpentineuse de ces chemins à méandres ou incurvés dans les toiles de Van Gogh, il anime l'espace et met en relation des secteurs spatiaux éloignés. Certains contenus y apparaissent métaphoriques de la chaleur et du lien affectif et social, comme les images persistantes du soleil ou du pont, souvent insistantes dans les Rorschach ou les dessins d'enfants sensoriels mais aussi dans beaucoup des toiles de Van Gogh. Ce rapprochement n'échappera pas à Minkowska qui consacrera les derniers moments de son activité de recherche à une possible mise en relation des productions picturales d'enfants avec celles de peintres célèbres pour tenter d'en retirer une méthode

d'approche et de lecture des formes plastiques saisies et comprises dans leurs rapports avec les singularités personnelles de chacun de leurs auteurs.

Les nuances entre adultes et enfants sensoriels, entre épileptiques et épileptoïdes, se montrent moins accusées finalement que le contraste entre les schizoïdes et les sensori-moteurs, sous la domination respective des mécanismes essentiels de la « coupure » d'une part et du « lien » d'autre part; ils apportent un éclairage sur les facteurs structuraux qui orientent la vie psychique considérée dans son unité et sa spécificité, ils permettent aussi de mieux comprendre la nature de l'une en l'opposant à l'autre. La « Spaltung » de Bleuler, notion encore psychiatrique au sens où elle reste perçue, même dominant tous les autres, comme un symptôme, est réintégrée dans une approche plus psychopathologique comme *mécanisme* permettant de toucher l'aspect fondamental du trouble mais aussi plus largement les principes d'inflexion des structures mentales dans la construction individuelle.

Des études ultérieures d'une élève de Minkowska et d'Henri Wallon, et qui fut mon maître direct en psychopathologie, Zéna Helman, publiées à partir de la fin des années 50, démontreront le bien-fondé de l'intuition de Minkowska en établissant un large recouvrement entre les dominantes sensori-motrices établies par le Rorschach et les dessins et le mécanisme physiologique de l'hypersynchronie neuronale à l'électroencéphalogramme, leurs prépondérances dans l'enfance et leurs tendances à la diminution au cours de la maturation, leurs accentuations communes dans les troubles épileptiques chez l'enfant comme chez l'adulte (Helman, 1959). Elles ouvriront la voie à toute une série de recherches prenant pour point de départ la vision en images et le lien qui la soutient dans ses capacités d'actualisation, ses engorgements et ses défaillances. Il est important en effet de bien comprendre les ressources du lien : elles dépendent essentiellement d'une vision du monde, reçu comme répercuté, enrichie par une présence très vivace et puissante des images, qui s'imposent non seulement à celui qui en est le porteur et le promoteur mais aussi à ses témoins voulus grâce à une propension naturelle à leur diffusion généreuse et à leurs capacités de nous toucher par voie directe et immédiate; elles sont à la source des capacités d'établir un contact affectif avec autrui et l'entourage, d'établir des relations fondées sur la réceptivité émotionnelle et la nécessaire solidarité sociale. Il ne faudrait pas cependant l'idéaliser en oubliant ses effets néfastes, ressentis de l'intérieur par celui qui en pâtit aussi bien que de l'extérieur dans les limites de son accueil lorsqu'il tend à devenir emprise; ainsi que nous l'enseigne la psychopathologie et sans que ces manifestations ne s'exercent forcément que lors de troubles avérés, le lien peut être à l'origine d'étranges embolies psychiques au grand dam de celui qui les subit, avec parfois la déception ou la culpabilité d'obtenir les effets inverses de ceux escomptés ou espérés, ce n'est pas Van Gogh qui le

démentirait. L'engluement confus des formes, des personnes et des situations, les tendances fusionnelles à l'agglutination, la saturation de la relation interpersonnelle par l'exigence voire la quérulence affective, et tout ce débouché explosif libérateur de la stase en relèvent lorsque le minimum d'équilibre par le contrôle rationnel ne peut plus s'exercer avec suffisamment d'efficacité. Le lien, comme toute création psychique, ne peut guère s'envisager dans une perspective normative, il n'est en soi ni bon ni mauvais, le meilleur de ses effets peut se renverser en son pire sous la pression de débordements dont l'analyse psychopathologique nous livre quelques-uns des mécanismes utiles pour comprendre certains dysfonctionnements mais aussi les plus belles inflexions créatrices de chacune de nos personnalités.

Une fois posé ce cadre à la fois historique et théorique, nous devenons en mesure de montrer comment des recherches plus contemporaines sur les questions ont pu trouver à s'inscrire dans leur sillage, notamment comment l'étude de la « vision en images » a donné lieu à un ensemble de travaux nous ne retiendrons ici, en les synthétisant, que ceux qui entrent en intersection avec le sujet plus focalisé par le titre de notre exposé et mes propres investigations.

Elles ont commencé pour moi dans les années 1970 avec l'étude du processus d'alcoolisation dans ses manifestations extrêmes, jusqu'à l'émergence de pathologies psychologiques qui s'apparentent ouvertement à la psychose. C'est moins l'intérêt pour un type de symptôme qui m'a attiré initialement que la possibilité offerte, par son entremise, d'accéder à une investigation serrée de mécanismes psychobiologiques. Zéna Helman, à travers ses études sur la poussée sensori-motrice dont elle nous montrait à l'époque certains effets si spectaculaires, avait ouvert la voie à l'analyse d'évolutions dans les structures psychologiques, par l'emploi d'une méthode rigoureuse. Comme elle l'avait fait dans l'examen de formes d'interventions neuropsychologiques par des recherches portant sur l'action neurochirurgicale ou les traitements pharmacologiques, j'ai eu envie de transposer ce protocole expérimental, trop rarement mis en œuvre dans la pratique clinique, au temps et au cadre du sevrage lors de la cure de désintoxication alcoolique. Je presentais alors intuitivement mais encore confusément que la suspension de l'alcool, substance psychotrope, pouvait peut-être faire approcher de tendances inverses de celles observées par Zéna Helman lors de la poussée sensori-motrice en cas d'apports de substances connues pour leur rôle sur l'activité cérébrale.

Je me suis tourné vers d'autres instruments psychologiques que je pensais adaptés à certaines particularités des dérèglements alcooliques: la

Figure de Rey, sensible aux qualités et difficultés d'organisation visuo-spatiale et mnésique, le Psychodiagnostic Myokinétique de Mira y Lopez, susceptible de renseigner sur les aménagements et perturbations de la psychomotricité dans ses rapports avec les dominantes structurales de la personnalité. Et j'ai alors intégré Rorschach, dessins, figure de Rey et P. M. K. de Mira, dans un examen minutieux de patients alcooliques réalisé en début de cure et renouvelé à la fin d'un séjour de quatre à six semaines en institution spécialisée. Les délimitations précises et croisées de la période de la cure au plan institutionnel et de la procédure méthodologique servirent de préalable à l'observation circonscrite d'un processus en cours et au suivi en direct de son évolution ; dans un tel dispositif, les transformations éventuellement constatées, à condition d'apparaître manifestes, peuvent difficilement être attribuables à d'autres facteurs qu'au processus même la cure.

Quatre questions progressives ont alors guidé mes hypothèses de base :

1 - Existe-t-il des modifications psychologiques propres à la cure de désintoxication alcoolique ?

2 - Si c'est le cas, quelle est leur nature et quelles sortes de mécanismes psychologiques mettent-elles en mouvement ?

3 - Peuvent-elles en particulier présenter un caractère structural ?

4 - L'évolution va-t-elle dans le même sens pour toutes les personnes admises pour une cure ?

A l'issue du recueil des données et de leur analyse, nous nous trouvons devant un double recouvrement de singularités et communautés entre les cas cliniques examinés et les outils employés. La sensibilité des épreuves psychologiques restitue de chaque personnalité les traits qui lui appartiennent en propre mais aussi la rapprochent ou l'éloignent d'autres, selon ses dominantes d'organisation interne ; leur spécialisation respecte et épouse le fil des subjectivités et de leurs transformations pendant le temps du sevrage suivant les fonctions qu'elles explorent prioritairement. L'éclairage, tour à tour individuel et mutuel, affecte aussi bien les divers moyens mis en action par le chercheur que les personnes auxquelles il les applique.

Ces enseignements sur la méthode s'accompagnent aussi de réponses concrètes aux sollicitations où nous l'avions exposée. Certaines confirment des nécessités de différenciation sémiologiques et nosographiques antérieurement proposées par d'autres auteurs. Comme Pierre Fouquet, un des pionniers fondateurs de l'alcoologie française, l'avait fait à partir de la seule analyse clinique, nous retrouvons, départagées essentiellement par le Rorschach, deux

grandes modalités de manifestations alcooliques, l'une procédant de mécanismes névrotiques que Fouquet nomme « alcoolose », l'autre inscrite progressivement à partir d'une conduite d'habitudes acquises qu'il appelle « alcoolite » (Fouquet, 1950); la première livre au Rorschach des marques qui les apparentent à d'autres troubles névrotiques indépendants d'une alcoolisation avec pourtant des particularités, notamment d'exacerbation et de labilité thymiques ; la seconde donne en général des protocoles moins conflictuels mais aussi privés de relief et d'aspects dynamiques, souvent plus ternes et répétitifs.

En préambule à une approche plus technique, nous voudrions donner un exemple d'illustration clinique issue de notre rencontre avec ce type de patients « alcoolitiques », chez lequel la détérioration psychologique est naturellement prononcée, ce qui ne veut pas dire, comme nous espérons le démontrer, que nous n'aurions rien à retirer de leur écoute attentive. Nous nous inscrivons, dans cette prise en considération du langage au pied de la lettre et au cœur des mots, en continuité et complicité respectueuse avec les enseignements d'Eugène Minkowski et plus largement ceux d'un abord phénoménologique des « qualités de l'expression », ainsi qu'il les appelait.

« C'est pour la vue, autant que possible ». Telle est la réponse stupéfiante d'un des patients alcooliques chroniques que je reçois en service d'alcoologie et à qui je demande tout simplement, comme parole d'entrée en contact et en matière, ce qui l'amène devant nous. Le spécialiste, fort et orgueilleux de sa prétendue expertise, aura immédiatement reconnu d'un air soupçonneux et entendu ce que l'on a appelé pendant longtemps « la mauvaise foi alcoolique », ou pour faire plus savant un peu plus tard et sortir l'appellation, sinon le symptôme, d'un halo de culpabilité et de religiosité, l'« apsychognosie ». Ce terme forgé aussi par Fouquet dans les années 50 désigne à la fois l'incapacité de connaître ou de « reconnaître », comme l'on continue à le dire pour une faute, notamment devant la justice, le symptôme qui nous affecte, mais aussi d'en apprécier pleinement l'étendue, la gravité ou toutes les conséquences. Qu'il soit médecin, alcoologue, psychiatre, psychologue, ou autre, même le professionnel risque d'avoir comme première tendance, dans un tel contexte, à remettre le patient dans le « droit chemin », à lui faire entendre raison, à l'amener à s'évaluer convenablement, à rectifier la position à partir d'indicateurs cliniques ou biologiques qu'il considère, depuis sa propre place et en croyant pouvoir se substituer à son patient, comme des faits objectifs à lui opposer, ou des signes d'alerte sociaux qui obligent à des mises au point, ne serait-ce que parce que, derrière lui, une famille, un employeur ne l'entendent pas, c'est le cas de le dire, de la même oreille...

Il passera ainsi, à notre avis, à côté d'une information d'importance que ce patient nous révèle phénoménologiquement en même temps qu'il semble vouloir en nier ou nous en dissimuler une autre : à savoir, qu'il éprouve un sentiment diffus et confus de ne pas bien voir clair dans une situation ; une forme de myopie, de cécité ou d'aveuglement, donc, dont il a l'intuition, même s'il ne peut être posé dans les termes clairs et rationnels d'une approche médicale ou simplement raisonnable. « C'est pour la vue... », dit-il, en effet. Une trace brouillonne et nébuleuse de « lucidité », dans un marais de confusion où il a plutôt l'air de demander à être décillé qu'examiné pour un problème de vue, qu'on lui ouvre les yeux et non pas qu'on les examine ou qu'on l'appareille. Parcelle ou étincelle fugace de clairvoyance et qui ne coïncide pas entièrement avec cette apsychognosie dont la définition en représente justement la négation ou l'absence. Mais il y a plus dans ce petit ajout, cette surcharge aussi étonnante, si l'on prend la patience de ne pas s'arrêter qu'à la première partie de sa phrase, pour entendre aussi cet « autant que possible », qui installe un fond de potentialités et de limites que ce patient entrevoit plus qu'il n'arrive à les formuler. La première partie de la phrase ne s'expliquait pas complètement par l'apsychognosie, la deuxième n'en relève plus du tout mais nous ouvre une porte qu'il convient de ne pas refermer trop vite car elle livre accès à une réalité enfouie. L'inclusion sans appel de cette phrase dans une symptomatologie de dénégation ou de déni s'avère une clôture, une fermeture, elle rompt la relation, objective la personne en même temps que son symptôme, réduit l'une à l'autre. Ainsi il aurait tout dit et en bon expert nous savons, rideau ! À l'inverse, la compréhension de sa phrase comme une ouverture, une *intention* qui cherche maladroitement à se donner à entendre et dont le sens s'entrevoit non pas comme arrêté mais à aller découvrir lui offre comme à nous une chance de développer, de prolonger un dialogue plutôt que de le figer sous le prétexte de l'impossibilité de continuer à échanger sur des bases et des écarts perçus comme aussi incompatibles entre nous. Cet « autant que possible » marque la conservation d'une forme de politesse, de civilité dans la sollicitation sous-jacente, et le besoin de soutien implicite. Elle a valeur d'appel pour qui sait l'entendre, convoque le soignant, mais pourrait-on dire plus largement le bienveillant, l'aidant, le compatissant, sur un mode tout en nuance, en finesse et en humilité qui ne cadre guère avec l'attitude rudimentaire, tonitruante et outrancière par laquelle on décrit trop souvent la caricature du contact avec l'alcoolique. Cette annexe à l'erreur d'appréciation, d'évaluation de la situation, cette surcharge nous en apprend beaucoup plus que du seul côté de la déficience ou de la défaillance. Au lieu de séparer d'entrée de jeu les partenaires de cette prise de contact en les plaçant sur deux registres bien cloisonnés et opposés, celui qui sait d'une part celui qui ne comprend pas de l'autre, elle sera susceptible de les rapprocher dans une solidarité, pourvu que le praticien ait pu en saisir l'opportunité.

A cette distinction entre alcoolites et alcooloses, l'ensemble des épreuves psychologiques, pour revenir à elles, invite à en joindre une autre, sur la base d'un degré de détérioration psychologique tributaire à la fois de la gravité et de l'ancienneté de l'intoxication ; elle est plus fréquemment observée chez les buveurs d'habitude où les conséquences resteront longtemps masquées pour n'apparaître qu'avec les décompensations souvent tardives d'une longue période d'imprégnation, mais on la trouve également chez des alcooliques névrotiques plus jeunes qui se détruisent jusqu'à l'étourdissement à des doses vertigineuses. Dans chaque catégorie, le pouvoir de restauration partielle de certaines capacités peut généralement être établi au cours de la cure ; c'est cependant chez les alcooliques d'habitude que nous avons rencontré soit des récupérations plus lentes, soit des incapacités de recouvrement, soit même une aggravation des troubles. Les déficits portent plus visiblement mais non exclusivement sur les aptitudes intellectuelles: des incapacités constructives ou des atteintes mnésiques massives ressortent à la Figure de Rey, des pertes de configurations altèrent certains tracés du P. M. K. , l'effort pénible d'élaboration ou de stabilisation des formes, les incohérences ou aberrations dans les images énoncées dans l'indifférence, l'insouciance ou même l'insistance de nombreuses figures répétitives lancinantes définissent pour les plus importantes les modalités d'actualisation de cette détérioration au Rorschach. Ce sont ces formes de désordre alcoolique dans lesquelles les inflexions d'appartenance psychotique s'avèrent les plus explicites.

La mise à jour de formes contrastées auxquelles parvient une analyse clinique discriminante aidée du pouvoir d'épreuves et d'une méthode qualitatives, nous y sommes attachés parce qu'elle met à l'abri d'une généralisation trop rapide ou abusive, parce qu'elle s'accorde avec une démarche psychologique individualisée, respectueuse de chaque personne comme de chaque situation effective dans laquelle elle se trouve placée ; elle n'empêche aucunement mais peut-être rend possible et, en tout cas, rehausse avec encore plus d'intensité l'énoncé d'une tendance générale qui se dégage du parcours de la cure. Celle-ci s'enregistre dans les divers instruments psychologiques utilisés, franchit les distinctions auxquelles nous restons fidèles en s'appliquant globalement mais pas indifféremment à l'ensemble des personnalités rencontrées, aux deux types d'alcoolismes, en demeurant insensible jusqu'à un certain point à l'intensité de la détérioration acquise. Nous reconnaissons dans ces caractéristiques l'empreinte de variations structurales dont on peut formuler ici la nature : *le sevrage, durant la cure de désintoxication alcoolique, provoque une inflexion des structures mentales dans le sens d'un renforcement des valeurs schizo-rationnelles de la personnalité.*

Cette orientation prévalente résulte du décalage observé entre les deux explorations pratiquées au début et en fin d'hospitalisation chez les alcooliques admis pour une cure, elle concerne spécialement l'évolution de ce que Françoise Minkowska a appelé les « mécanismes essentiels » auxquels le Rorschach se montre très sensible. Entre le premier et le second examen on constate un appauvrissement du potentiel créateur des images et de la relation qui les unit à la personne qui les conçoit. Leur énonciation, affadie, se fait plus laconique, leur développement avec l'implication personnelle qu'il supposait et traduisait ne sont plus de mise, la participation à l'épreuve se montre vague, lointaine, flottante, étale. Le sujet s'efface, laisse du champ à ce qui est perçu, senti et exprimé, fréquemment il neutralise. Lorsqu'il se met en avant, ce n'est plus comme auparavant pour un souvenir personnel, une narration intime, une évocation dramatique, mais pour une mise au point inquiète et dubitative sur soi-même, une reprise relativiste, une autocritique, une restriction. Le ton devient alors plus détaché, évasif et circonspect, il indique le retrait. La démarche, plus réfléchie voire réflexive, décante et émousse l'image. Il arrive même, lorsqu'un degré de plus est franchi, qu'elle la mette à plat et la gèle : c'est alors pour céder la place à des rationalisations conjecturales approximatives, à des affrontements heurtés d'antagonismes, à une rupture cassante que signent le verrouillage de positions fermées, bloquées, opposantes, parfois encore à une négation hésitante ou brutale de la réponse par une étrange récusation. L'ambiance vire dans ce cas au scepticisme, à l'état d'alerte, au qui-vive qui va quelquefois jusqu'au malaise interrogateur face au sentiment d'un trucage ou d'on ne sait quel traquenard dont s'infiltré soudain la réalité. La désarticulation des formes, leur décortilage au risque de voir surgir l'incohérence ou l'irréalité, les pertes de substance explicitement mentionnées, l'éparpillement et la fragmentation des perceptions réalisent les figures extrêmes de cette altération de l'image ; l'expurgation de ce qu'elle renfermait en élan, chaleur, émotion, affectivité et enracinement intime, prive la personne d'un dynamisme primordial dont on recueille le fléchissement dans la baisse d'influence du déterminant couleur et surtout de la kinesthésie et du lien. Pour ces trois facteurs, entre les deux Rorschach, les effets suivants se présentent : on peut les voir perdre leur vocation pour un même contenu qui se reporte d'un examen sur l'autre, disparaître purement et simplement des images où ils tenaient un rôle, affadir leur action lorsqu'elle demeure, retarder leur apparition au cours de l'épreuve, resurgir différés dans la chronologie des réponses, se manifester plus tardivement ou avec une réticence accrue durant l'enquête ; en contrepartie c'est le contrôle intellectuel de la forme, dans son influence, son extension et sa qualité, qui réoccupe le terrain découvert par ces différents retraits.

Les dessins confirment pour l'ensemble le sens de ces bouleversements: d'une série à l'autre, l'attitude face à cette activité se désengage, avec une approche plus détachée, une position de retrait, une mise à l'écart, une prise de distance ou une critique de la sensibilité personnelle et de ses retentissements sur la création expressive; le commentaire s'y réduit fréquemment, il ne sert plus comme auparavant de prétexte à un témoignage sur la vie individuelle. La réalisation s'en trouve abrégée, elle peut se limiter à une esquisse rapide, à une vague ébauche ou à un contour expéditif; le style s'en ressent, qui devient simplificateur, schématique, elliptique, plus suggestif que narratif ainsi que le choix des thèmes donnant lieu à des développements plus froids, plus symboliques et moins concrets. Au dessin de la maison, par exemple, des chemins s'interrompent, des fenêtres se vident, des cheminées s'éteignent, amputant les réalisations de résonances métaphoriques à valeur sensorielle. Les formes, de leur côté peuvent acquérir des contours vagues et flottants, un caractère plus évanescent ou même teinté d'irréalité mais aussi de plus grandes propensions constructives avec un partage de l'espace et une mise en page mieux distribués, des verticales, des horizontales, des angles et un sens de la symétrie accentués.

Une telle convergence à travers des configurations psychologiques et leurs révélateurs aussi diversifiés porte la marque d'une dépendance de fond qui concerne le processus de la cure. Le sevrage ne peut ainsi être considéré ni comme un moment neutre ni comme une phase de simple neutralisation de l'impact d'un toxique, il déclenche des mutations profondes et puissantes qui s'exercent singulièrement en fonction de chaque personne mais aussi suivent un parcours homogène et ressemblant pour la plupart d'entr'elles. Un faisceau d'indices concourt à nous montrer que les variations relevées ici proviennent d'intenses remaniements des structures mentales durant cette période.

Cette conclusion est en rapport immédiat avec nos interrogations liminaires auxquelles elle fournit d'abord des réponses sans ambiguïté; par bien des côtés elle les déborde pourtant au delà et en dehors de nos attentes, dans des potentialités d'extension à la fois théoriques et pratiques. Elle fournit aux travaux de Zéna Helman plus que des renforts de validation, leur ouvre de nouvelles voies d'application en démontrant qu'il existe des possibilités de changements de même nature que la poussée sensori-motrice mais de sens inversé. Elle appelle à une étude élargie des conditions psychobiologiques dans lesquelles s'opèrent ces mouvements structuraux: à la question d'origine que nous posons sur la spécificité des modifications psychologiques observées dans le sevrage alcoolique, les résultats obtenus ne peuvent répondre que partiellement, attestant bien d'un ordre de transformations dans l'alcoolisme sans exclure toutefois que des formes

voisines puissent être retrouvées dans différents contextes d'usage ou d'interruption d'autres substances neurotropes, nous pensons aux toxicomanies par exemple (Barthelemy, 1990).

Malgré les nombreuses études réalisées dans le champ de la toxicomanie, son approche authentiquement psychopathologique nous semble rester, à ce jour, très embryonnaire. Faute d'avoir pu moi-même l'approcher sur un mode direct en raison de mon manque d'expérience suivie avec ce type de patients, j'ai tenté d'en éclairer certains versants à partir de cet intermédiaire prépondérant, tant pour la question abordée que pour la méthode à laquelle je me réfère, c'est-à-dire la référence à l'image, grâce à l'appui de recherches d'étudiants dont j'ai assuré le suivi et la direction de mémoires (Payen, 1986 ; Colbeaux-Locquet, 1981, Montel, 1980 ; Wuilque, 1982).

D'emblée, un fait nous avait frappé : sur les quatre études de référence, deux titres croisent explicitement le champ de la toxicomanie et celui des délires ; les deux autres recherches renferment plusieurs observations où une manifestation délirante, actuelle ou ancienne, passagère ou durable, puissante ou à bas bruit, a été notée.

L'insistance clinique recouvre un énoncé sémiologique et nosographique sous forme d'une intersection partielle entre les deux registres de troubles :

- L'effet immédiat d'un bon nombre de toxiques est de produire des manifestations hallucinatoires dont la parenté avec les hallucinations à proprement parler pathologiques a été jusqu'à faire suggérer un modèle expérimental des désordres délirants ou schizophréniques.

- La prise répétée de drogue peut conduire à l'installation de troubles aigus ou plus continus, non pas liés à l'hallucination mais à une élaboration délirante à base interprétative ou dissociative.

Nous voudrions montrer ici comment le rapprochement nosologique de ces domaines trouve ses correspondants à travers l'analyse psychopathologique, dans le sort dévolu à l'image par la toxicomanie. Une fois repoussée l'hypothèse absurde que l'accès à la drogue serait réservé aux délirants, nous devons bien admettre que ce que l'on observe des caractéristiques de l'image et de ses perturbations chez les toxicomanes, si elles s'apparentent aux propriétés reconnues dans les mondes délirants, procède bien d'une action du produit sur le fonctionnement psychique.

Le délire n'est pas fondamentalement une altération du système de la connaissance de la logique ou du raisonnement comme peuvent le laisser croire certains thèmes ou mécanismes prévalents ; il affecte en revanche profondément, ainsi que l'établit la psychopathologie phénoméno-structurale, le processus de formation des images (Helman, 1984). Dès les années 60, à partir de l'expérience du délire au Rorschach, Zéna Helman résumait une de ses perturbations principales dans une formule simple : chez le délirant « *l'image ne tient pas* ».

Le Rorschach, explique-t-elle plus tard nous permet de découvrir que ce qui est propre aux images du délirant, c'est leur caractère fuyant. Pour une même partie de la planche ou la même tache globale, une réponse se transforme rapidement en une autre, une image chasse l'autre. Il arrive que ce qui est vu disparaisse aussitôt de façon surprenante. L'image apparaît fluctuante, sujette à un effacement rapide (Helman, 1984, p. 16)

Avant de risquer une compréhension à la fois convergente et différenciée des deux lieux d'exercice de ce mécanisme, contentons-nous de l'étonnement de le retrouver en œuvre dans les Rorschach de toxicomanes en écoutant d'abord ce que les patients y disent. Nous croiserons leurs remarques avec celles d'un grand observateur et témoin de la vie psychique, le poète et peintre Henri Michaux, qui a risqué l'aventure de son exploration jusqu'à des expériences menées sur lui-même par l'ingestion de substances hallucinogènes (cannabis, psilocybine, mescaline et LSD) et l'effort de leur transcription par des mots et des dessins.

Les propos que tient Daniel pendant toute la passation de l'épreuve du Rorschach portent, inséparables, des valeurs expressives et quasi didactiques. Ils traduisent en un raccourci terrible, parfois insoutenable, l'auto-analyse d'une souffrance et d'une incapacité, ils nous renseignent et nous enseignent. La succession rapide d'images fluctuantes constitue la défaillance majeure constamment récurrente à travers des modalités d'apparition diversifiées. La simultanéité est clairement affirmée dans la coïncidence entre contenus (Ex : « *une chauve-souris et en même temps une dissection* ») pendant que l'action inscrite dans la kinesthésie juxtapose des tensions antagonistes : « *il vole, enfin il vole, non...il est là comme cloué sur une planche* ». L'accélération perceptive est restituée par le renfort accentué d'un battement temporel réduit à l'instantané : « *mais maintenant, dans l'instant, ça me fait penser à deux triangles* ». L'envie d'images se brise contre une discontinuité qui l'annihile : « *tu vois, là, j'essaie de voir une tête, mais ça repart, et une image en entraîne une autre* » ; toutes les horloges s'affolent : « *ça me fait penser à de la neige...pas du lait, de la neige ; ça me fait penser à du lait maintenant...c'est trop* ». Les formes

deviennent floues, leurs limites spatiales, leur contexte d'appartenance s'effilochent : « *je vois des trucs mais c'est fantomatique, ça peut être n'importe quoi* ». Laurence Payen résume remarquablement ce qui est en jeu :

Daniel décrit lui-même très bien ce que sont les aléas que subissent les formes, et de façon plus générale les images qu'il saisit. Tantôt celles-ci s'égrainent laborieusement, se stabilisent rarement, tantôt elles l'assaillent par salves, s'effaçant au fur et à mesure. Leur rythme saccadé s'apparente parfois nettement à celui d'un Rorschach délirant. Tout ceci renvoie à l'appréhension d'une réalité malmenée, mouvante, qui apparaîtrait comme en pointillés. Daniel parle également du brouillard duquel il voit surgir les êtres et les choses, comme à force d'écarquiller les yeux. (Payen, 1986, p. 158)

La donnée première et déterminante de ce bouleversement de fond, que laisse entendre ce témoignage, est bien celle d'une instabilité des images, productrice d'inconsistance. Le temps s'y accélère et découpe en petits éléments discrets soumis pour toute unité d'ensemble à une loi de succession fragmentaire. Les images n'ont de choix qu'entre une absence douloureuse et une présence ambiguë simultanée ou vertigineusement alternée. Les marques d'un inaccessible déroulement, d'une impossible continuité, celles d'un « *temps en tout petits moments à la file indienne* » (Michaux, 1964, p.11) où « *les idées sont plutôt des billes que des idées* » (Michaux, 1972, p. 80), décrites par Henri Michaux dans l'expérience mescalinienne, épousent au cœur du Rorschach les contours fuyants d'une temporalité de l'image impuissante à se vivre.

« *Attends...* », demande Jean-François dans une adresse confondant probablement lui-même et son interlocuteur ; cette temporisation qui amorce la réponse n'a rien de dilatoire, elle est vitale, c'est une question d'existence ou de retour au néant, de vie ou de mort de l'image. A propos de ce patient, Brigitte Colbeaux-Locquet (1981, p. 101) a remarqué la fréquence de qu'elle appelle avec justesse des « *formules de patience* » qui cherchent « *à mettre en place l'image en la faisant précéder d'un flot d'impressions intermédiaires entre la description et l'image* ». Elles s'accompagnent de comportements particuliers comme cligner des yeux, incliner la planche par rapport à lumière incidente, la faire pivoter, de toute une application donc, d'une maïeutique pour que naisse l'image. Un seul extrait de réponse montrera dans quelles conditions : « *Pas toujours, mais à certains moments, je vois le corps d'une femme mais je la vois à tous les niveaux, c'est flou, c'est pas assez précis* ». Présence flottante, fugitive et combien fragile d'une image qui ne peut s'affermir.

Formulation rare mais intensément adéquate encore que celle du même Jean-François pour rendre compte d'une éphémère apparition : « *Y a quand même une forme de visage que je viens de voir* » ; passé immédiat rendu par un

présent, comment dire mieux et avec une telle économie de moyens l'éclipse d'une forme qu'on est « quand même » sûr d'avoir entr'aperçue ? Il y a de quoi s'y perdre, et de nouveau en pleine connaissance de cause : « *je sais plus, les dessins bougent, ça se transforme* ».

Accélération, agitation, transformation et chevauchement des images ont partie liée. Leurs effets conjugués définissent des figures d'altération dont les toxicomanes nous livrent directement les secrets. Un sentiment de surimpression est parfois traduit en mots : « *j'ai l'impression qu'il y a plusieurs traces, plusieurs dessins superposés* » (Payen, 1986). Il contribue à la construction d'étranges concrétions hybrides laborieusement recomposées par la métamorphose. (« *Je vois un papillon, ça a la forme d'un papillon avec la tête et les pinces d'un crabe...c'est les ailes et le milieu du papillon...sans les pinces, ça ferait le papillon mais le tout avant, ça fait la tête d'un crabe* »), (Colbeaux-Locquet, 1981), ou instantanément fixées par la contamination d'un « *loup-indien* » ou d'un « *poisson-chat* » (Colbeaux-Locquet, 1981). Combiner l'accélération et la transformation, c'est créer l'affluence, la prolifération ou, si l'on préfère avec Michaux, la « *pullulation* » : « *Je vois plein de têtes aussi* », dit Florence, bousculée dès la première planche par une telle accumulation (Payen, 1986).

Le sens de la réalité ne peut longtemps se maintenir indemne dans un désordre qu'il transpose en incohérence. Elle apparaît notamment lorsque les forces cohésives du lien s'avèrent débordées par l'ampleur d'une tâche qui dépasse ses pouvoirs ; les constructions versent alors dans une incongruité qui peut aller jusqu'à la discordance. Du premier niveau retenons deux exemples : « *J'vois encore une tête de chèvre ou de lapin avec des nattes, j'sais pas* » (Payen, 1986). ; « *ça me fait penser à des hippocampes et, en dessous, on dirait un homme les mains jointes avec les deux mains au-dessus de sa tête, y serait pendu comme ça et les hippocampes qui le soutiendraient* » (Colbeaux-Locquet, 1981). Plus graves, évoluant vers un magma confus où se diluent formes et significations, ces deux extraits : « *ça me fait penser à un nœud de cravate, une bête méchante, des taches de sang, je ne sais pas si elle vient du papillon ou du nœud de cravate, une horrible bête* », « *deux animaux qui font partie de l'ensemble qui font l'avion et la fleur, qui relie* » (Montel, 1980). Donnons enfin cet exemple d'un toxicomane épileptique que la sensorialité ne met nullement à l'abri de ce genre de dérive : « *une lune, au milieu, retenue par les pattes de la chauve-souris* » (Montel, 1980).

Les gouffres ont un fond ; il nous faut maintenant le sonder par l'entremise de Johannes, toxicomane de longue date, au délire interprétatif et hermétique envahissant, au lourd terrain familial stigmatisé par des troubles psychiques chez la mère, les tantes et grand-père maternels. La psychose est indéniable ; peut-être reconnaîtra-t-on encore, cependant, amalgamées aux

puissances beaucoup plus dévastatrices et inflexibles de la dissociation, les traces de ce que nous avons précédemment essayé d'exposer, dans ces passages intermittents de Rorschach, ces éclaircies où l'image, provisoirement plus forte que le délire, parvient à saisir une forme :

- Planche II : (...) *maintenant on dirait des petits (rouge)... ceux qui font des digues parce qu'il y a la queue, ou qui tapent sur la glace, c'est lui alors qui a vu changer ses...* (propos ensuite incompréhensibles).

- Planche IV : (...) *on dirait deux gosses, oh pff, deux gosses-bottes, deux gosses-pieds avec deux semelles qui dépassent, qui sont trop grandes.*

- Planche V : (...) *un insecte, mais plutôt on vient de voir des scarabées comme à la maison, une larve-papillon avec des ailes, des tentacules.*

- Planche VI : (...) *Euh, ça, ça (il se tourne, se retourne, tourne la tête), on dirait prêt à décoller, ça c'est du stress, ça c'est un petit avion à réaction qui entraîne un grand papillon-planeur en stress, la ligne ici, elle est trop, y a à faire dedans, on dirait que ça fait signe de peur, c'est quelqu'un qui a des problèmes d'identité, qui a peur, qui a dessiné ça.*

- Planche VII : (...) *une tenaille, une clé anglaise, une tenaille en équilibre avec ma philosophie de pensée, une tenaille à casser des noix, comme je suis garagiste...*

- Planche VIII : (...) *Eh ! On les trouve au Pôle Nord, mais je les ai vus qui se suicidaient à la télé, non au cinéma, des petits renards, mais c'était des bruns tandis que ceux-ci c'est des petits bébés roses (rit sans arrêt), renards qui se plongent en avant, qui tiennent un avion, un deltaplane, oh non quel... (silence, éclat de rire, se frotte les mains), je vis là en dessous (montre le bras de la psychologue).*

Le commentaire de ce Rorschach peut être laissé à l'appréciation de Johannes lui-même, dont Béatrice Wuilque a fait le point de départ de sa recherche (Wuilque, 1982), lorsqu'il déclare au beau milieu de celui-ci : « *le temps n'existe que dans la pensée qui dirige le temps* ». La phrase est belle mais l'idée qu'elle soutient heureusement contestable, sauf pour celui qui en est victime et l'énonce. Ce que disent et démontrent par contraste les toxicomanes, c'est qu'il se trouve des supports temporels de l'image qui ne dépendent pas de la pensée. L'existence de l'image suppose l'existence du temps, non d'un temps chronologique dicté par la pensée, mais d'une durée vécue qui l'enracine et la fait vivre. « *Qui coule ne peut habiter* », observe plus exactement Henri Michaux en leçon d'une expérience peut-être d'abord destructrice de temporalité.

La Mescaline diminue l'imagination, dit-il, elle châtre l'image, la désensualise. Elle fait des images cent pour cent pures. Elle fait du

laboratoire...Elle fait des images si exactement dépouillées de la bonne fourrure de la sensation et si uniquement visuelles, qu'elles sont le marchepied du mental pur, de l'abstrait et de la démonstration (Michaux, 1972, p. 64).

Des confirmations viennent d'ailleurs corroborer ce point de vue. Il est surprenant de constater un inhabituel débouché de certaines images évanescentes des toxicomanes du côté de l'abstraction, de la schématisation, si naturellement aux antipodes de la vision imagée. Tout se passe parfois comme si le seul développement permis à l'image s'établissait sous la pression non plus des formes concrètes mais d'un formalisme désincarné. « *L'image ne trouve son déploiement qu'en pensée* », résume Brigitte Colbeaux-Locquet (1981), comme dans cette réponse de Jean-François : « *une fleur ouverte à la limite, ça correspond un peu au cerveau (blanc), avec tout un tas de pétales* ». Autrement conçu, il pourrait s'agir là d'une des voies d'extinction brutale de l'image dont Michaux nous donne de multiples descriptions : feuilletant sous l'emprise de la drogue un livre de zoologie où il regarde des animaux, il s'aperçoit que « *les yeux fermés, ils ne sont plus là, se trouvent carrément exclus. Pas l'ombre d'une post-image. Sitôt hors de ma vue, ils semblent avoir été coupés au couteau (...)* Je ne les "retiens" pas » (Michaux, 1972, p. 39). Offrons en soutien cet échantillon du Rêve Éveillé Dirigé de Jean-François qui insiste sur des intermittences d'autant plus étonnantes qu'elles s'introduisent dans le foyer brûlant, sonore et dynamique d'une image sensorielle : « *il regarde les flammes monter, les branches crépitent, ces flammèches qui disparaissent d'un seul coup, ces flammes qui montent et descendent d'un seul coup* » (Michaux, 1972, p. 39).

Écoutons encore Henri Michaux :

Je forme donc une image (ou plutôt deux, trois, quatre, car on ne sait pas celle qui a une chance d'être acceptée), une fois, deux fois, trois fois... Elle prend ou ne prend pas. En aucun cas elle ne se maintient. Si elle se déforme c'est qu'on la garde ("on" : la partie spontanément imaginante de mon esprit en proie à la mescaline et sur laquelle je n'ai plus aucun pouvoir). Sinon l'image disparaît, avec une soudaineté inhabituelle et je dois essayer de la refaire ou d'en faire une autre, laquelle aboutira à un prompt néant ou à une série de transformations, malaxage toujours surprenant, fait de mécanisation et d'une sorte de folle rhétorique (Michaux, 1972, p. 84-85).

Si l'on comprend bien : le toxique crée une fonction imageante artificielle imposant des lois substitutives qui n'ont plus grand chose en commun avec le pouvoir des images au naturel. Le maintien des « images » ainsi fondées est au prix de leur déformation, c'est-à-dire à la lettre d'un changement de forme, seule alternative à leur immédiate et totale

abolition. L'emballement de leur défilé est régi par des injonctions mécaniques où l'image vraie perd son âme. L'origine des tendances répétitives, voire stéréotypées, des confabulations, des étirements d'images vers le récit ou l'abstraction, si fortement présents dans le Rorschach des toxicomanes, est peut-être à chercher de ce côté.

Michaux sort de son expérience. Cela demande un délai bien plus long que celui d'influence directe du produit ingéré. Ce qui le frappe au retour à l'air libre, plusieurs mois plus tard, c'est le recouvrement et la redécouverte d'une fonction enfouie : « *Ma grande découverte d'après la drogue : la volonté. Je la vois partout à présent, je m'en vois plein, en employant partout et là où je m'en doutais le moins* » (Michaux, 1972, p. 87-88). Une preuve supplémentaire, sans doute, du type d'effets issus du toxique : qu'est-ce que la volonté, en effet, sinon la conjonction réalisée de l'action, c'est-à-dire du désir en acte, et du temps. Autant l'examen des caractéristiques de l'image chez les toxicomanes que les attestations de ceux qui ont fait choix de travailler en continu avec eux et de les aider montrent combien ces mots ont une valeur pour une psychopathologie ouverte sur une pratique concrète.

Arrivé à ce point, le psychologue se doit également d'envisager les implications et interrogations théoriques des faits établis par les observations et leur analyse. Levons, avant tout, certaines causes de malentendus. L'exploration de Michaux n'est pas la déchéance toxicomaniaque : même avec ses conséquences prolongées, l'expérience du poète reste délimitée, provisoire, sa transcription est faite par un homme à la disponibilité créatrice reconquise ; la psychiatrie et la psychopathologie nous ont montré la différence de nature entre désordres aigus et chroniques, porteuse d'assez d'écarts pour qu'on n'assimile pas leurs mécanismes.

C'est sans confondre les deux types de désordre que l'analyse psychopathologique prendra en considération l'apport de Michaux en ce qu'il permet de comprendre dans l'œuf un trouble de l'image susceptible d'acquiescer avec sa perpétuation chronique d'autres aspects et retentissements ; l'examen de patients toxicomanes, éloigné de la phase aiguë de prise du produit, indique pourtant, nous semble-t-il, un recouvrement partiel avec les inflexions décrites par Michaux sur la dynamique de l'image et du fonctionnement psychique.

Une réflexion proche vaut pour les points communs que nous avons cru déceler dans la construction de l'image, entre délire et toxicomanie. Dans les deux cas, l'instabilité et l'inconsistance sont prioritairement en cause. Dans un contexte autre que celui des délires et même de la pathologie psychique, l'adolescence, Michel Wawrzyniak a montré comment l'image se

déstabilisait, sous les formes moins graves de l'alternance ou de la virtualité à un moment transitoire du développement humain, lorsque le sentiment de la réalité devient vacillant (Wawrzyniak, 1982). Si l'étude des toxicomanies ouvre un nouveau chapitre de la psychopathologie du processus d'instabilité des images, resterait à établir, en plus des lois générales, des particularités propres à chaque champ. Ce qui nous a particulièrement frappés dans le cas de la toxicomanie – peut-être pourrait-on élargir ceci à d'autres troubles exogènes – c'est la clairvoyance du patient lui-même, que nos exemples enregistrent, sur le déroulement du phénomène dont il est le jouet. Dans les délires, les images glissent, sans que le patient paraisse s'y arrêter ou s'en montrer affecté ; dans la toxicomanie, le désordre, son énonciation et son handicap sont souvent solidairement affirmés. C'est ce que souligne à sa façon Michaux : « *J'avance encore à la vitesse de centaines de moments (conscients) à la minute* ». (Michaux, 1957, p. 60) « *Je délire* », dit tout simplement un patient de Brigitte Colbeaux-Locquet pendant son Rorschach. Tenons-nous là un des facteurs de différenciation, ce n'est pas impossible.

Longtemps après son aventure, Michaux nous avoue non sans humour :

Dois-je ajouter ceci ? Je vois plus souvent des chats dans les branches hautes du jardin qu'il n'y en a réellement. Le plus souvent, il n'y a rien. Parfois des pigeons. Il m'a fallu plus d'une fois prendre les jumelles tant ces pseudo-chats sont bien imités. (Michaux, 1957, p. 88)

Séquelles du danger différé d'un redoutable poison, flamme d'inquiétude d'une conscience en éveil, alerte aussi d'un infatigable guetteur des plis de la vie psychique qui nous ouvre des chemins.

Les formes déficitaires de l'alcoolisme chronique nous ont amené ultérieurement à un début de comparaison et de différenciation avec des troubles involutifs induits par la sénescence ou certaines atteintes organiques cérébrales³ pour lesquelles Zéna Helman avait depuis longtemps émis l'hypothèse d'infléchissements schizo-rationnels⁴. Divers prolongements contigus sont encore sortis de cet accord d'une problématique à une méthode et à son histoire ; ils m'ont conduit en particulier à une exploration des domaines de la création imaginaire chez des écrivains sous la dépendance d'une

³ cf. Barthelemy, J. -M. et Viala, M. -F. (1993). « Formes différentielles d'expression, dans le Rorschach, des processus organiques déficitaires », communication au XIVème Congrès International du Rorschach et des Méthodes Projectives, Lisbonne.

⁴ cf. Helman, Zéna. (1971). *La poussée sensori-motrice*, Dessart p. 215

alcoolisation notoire. En comparant l'univers littéraire des contes d'Edgar Poe et d'Ernst Theodor Amadeus Hoffmann, j'ai retrouvé, parfois derrière une fascination partagée pour des thèmes d'inspiration proches, un contraste typologique aussi marqué que celui, tellement significatif pour Françoise Minkowska, de Van Gogh et Seurat pour la peinture. Malgré ces divergences, cependant, une commune attraction chez ces deux conteurs, si différents, pour une démolition de la représentation humaine qui fait écho à celle mise en évidence dans nos Rorschach ou dessins d'alcooliques.

Ces découvertes ont aussi naturellement des implications dans la manière de comprendre et mieux suivre les remaniements cliniques chez les patients hospitalisés ainsi que dans la conception du cadre de la cure : l'évolution structurale n'est pas une abstraction, elle ne se réduit pas à une construction théorique, mais s'inscrit dans le vif d'une existence et d'une conduite pour lesquelles une amélioration, un progrès sont souhaités. Les liens entre une réflexion, la formulation de problèmes scientifiques et leurs applications concrètes ne sont pas, dans cette perspective, créés artificiellement ou à partir de préalables pragmatiques, ils découlent des exigences de la méthode et tirent parti de sa rigueur en donnant au psychologue des repères précis pour l'aider à penser et agir dans ses interventions, en préservant pour lui liberté et diversité des moyens qu'il doit inventer et adapter à ses talents ainsi qu'aux singularités réactivées à la source de chaque nouvelle rencontre.

Références

- Barthelemy, J. -M. (1990). Envie d'images, d'images en vie - Eléments pour une psychopathologie de l'image chez le toxicomane. In: *Psychologues et Psychologie, Le psychologue dans le champ de la toxicomanie*, Bulletin du Syndicat National des Psychologues, N° 96, juillet.
- Colbeaux-Locquet, Brigitte. (1981). *Abord psychologique de l'imaginaire du toxicomane*, Mémoire de DESS, Université de Lille III, 1981.
- Fouquet, Pierre. (1950). Le syndrome alcoolique. *Études Antialcooliques*, 15.
- Helman, Zéna. (1959). *Rorschach et électroencéphalogramme chez l'enfant épileptique*, P.U.F.
- _____. (1984). *Délire et vision en images*, Toulouse, éd. Eres.
- Kraepelin, Émile. (1984). *Lehrbuch der Psychiatrie*, Leipzig, J.A. Barth, (1883), traduction française : *Introduction à la psychiatrie clinique*, Bibliothèque des Analytica, Navarin éd.

- Kretschmer, Émile. (1930). *Körperbau und Charakter*, Berlin, Springer, 1921, traduction française : *La structure du corps et le caractère*, Paris, Payot.
- Michaux, Henri. (1964). *L'infini turbulent*. Paris, Mercure de France, 1957, éd. revue et augmentée 1964.
- _____. (1972). *Misérable miracle*, Paris, Gallimard.
- Minkowska, Françoise. (1923). Recherches généalogiques et problèmes touchant aux caractères (en particulier à celui de l'épileptoïdie). *Annales médico-psychologiques*, t. II.
- _____. (1963). *Van Gogh, sa vie, sa maladie et son œuvre*, Paris, Presses du Temps Présent.
- _____. (1978). *Le Rorschach, à la recherche du monde des formes*. Paris, Desclée de Brouwer, 1956, rééd. Bibliothèque neuro-psychiatrique de langue française, Desclée de Brouwer.
- Montel, Jean-Pierre. (1980). *Abord des conduites toxicomaniaques à partir du Rorschach*, Mémoire de DESS, Université de Lille III.
- Payen, Laurence. (1986). *Altérations de la vision en images sur un mode pré-délirant chez des toxicomanes*, Mémoire de DESS, Université de Lille III.
- Wawrzyniak, Michel. (1982). *Les aspects schizo-rationnels de l'inadaptation juvénile, essai sur le sentiment de la réalité à l'adolescence*. Thèse en psychologie, Université de Lille III.
- Wuilque, Beatrice. (1982). *Observations de toxicomanes délirants et non-délirants : temps et espace vécus, représentation de soi*, Mémoire de DESS, Université de Lille III.